

LE STADE ACTUEL DES RECHERCHES SUR LA CULTURE GÉTO-DACE À SON ÉPOQUE DE DÉVELOPPEMENT MAXIMUM (II^e SIÈCLE AV. N.È. — I^{er} SIÈCLE DE N.È.)

MIRCEA BABEȘ

Durant la période illustrée par les noms des grands rois Burebista et Decebal, les Géo-Daces ont atteint le point culminant de leur puissance politique et militaire, se manifestant comme une force considérable sur le plan régional et même sur le plan européen. Cependant, ni l'étendue du royaume de Burebista ou l'effectif de ses troupes, ni l'ampleur de la résistance opposée par Decebal aux Romains ne reflètent entièrement le rôle, la position spécifique des Géo-Daces dans le contexte historique de l'antiquité. Ce qui caractérise en premier lieu cette population et lui confère une personnalité unique, c'est sa culture, qui a connu de ce temps un essor sans précédent sur le territoire de la Dacie. Seule l'analyse des biens matériels et spirituels des Géo-Daces, sans jamais perdre de vue la dynamique de leur évolution et la nature de leurs relations tant intérieures qu'extérieures, permettra d'aboutir à une évaluation correcte du rapport entre la tradition et l'innovation, d'établir la juste mesure de la puissance de création culturelle des ancêtres du peuple roumain. Finalement, cette analyse mettra directement en lumière le mode de vie des Géo-Daces, avec ses aspects économiques, sociaux, politiques et religieux, indispensables pour la reconstitution du tableau historique de l'époque.

La connaissance d'ensemble de la culture des Géo-Daces est fondée sur des sources de nature et de valeur différentes. Les sources littéraires de l'antiquité gréco-romaine, qui nous transmettent parfois des informations directes des contemporains, sont, assurément, précieuses. Il n'en est pas moins vrai que ces informations concernent surtout la culture spirituelle (la religion, la morale), négligeant en échange des secteurs entiers de la vie et de la culture matérielles. C'est pourquoi il est nécessaire de les confronter à d'autres catégories de sources et de les compléter avec les données offertes par celles-ci. Une contribution essentielle à cet égard nous est fournie, dans une mesure sans cesse accrue, par les documents archéologiques et aussi par les documents numismatiques et épigraphiques.

Après les premières investigations maladroites, mais non moins méritoires pour autant, faites par Cezar Boliac, journaliste, poète et archéologue amateur, auquel nous devons nos premières connaissances sur les grandes stations géto-daces de Zimnicea, Piscu, Crășani, Tinosu, etc. les documents archéologiques acquièrent avec Grigore Tocilescu — *Dacia înainte de romani* (La Dacie avant les Romains), București, 1880 — un statut propre, quoique inférieur encore à celui accordé aux documents littéraires, pour arriver à jouer un rôle prépondérant dans la tentative de reconstitution historique de la culture des Géo-Daces faite par Vasile Pârvan (*Getica*, 1926). Cette tendance dans la recherche roumaine s'est poursuivie à un rythme accéléré au cours des cinq dernières décennies. Pendant tout ce demi-siècle, le volume des sources littéraires sur les Géo-Daces est resté le même et leur interprétation critique n'a pas fait de progrès radicaux, de sorte que pour cette catégorie de sources *Getica* demeure valable comme ouvrage de référence.

La tâche qui nous incombe aujourd'hui est donc d'analyser la culture géto-dace à partir de ses restes matériels, mis au jour notamment par les nombreuses et amples fouilles archéologiques pratiquées au cours de ces deux ou trois dernières décennies. Il convient toutefois de préciser dès le début que les vestiges archéologiques (monuments et objets) ne font pas connaître seulement la culture matérielle des Géo-Daces, mais touchent souvent au domaine de la culture spirituelle (religion ou art). D'autre part, ainsi qu'il est bien connu, de tels vestiges n'illustrent que partiellement la culture à laquelle ils appartiennent. Vu le caractère périssable des matériaux organiques dans notre zone géographique, certaines catégories d'objets ont complètement disparu au cours des temps (bâtiments, récipients et outils de bois, qui ont sans doute occupé une

place importante dans la culture dace, pièces d'habillement en fibres textiles et en cuir, etc.), de même qu'un grand nombre d'objets métalliques ont été fondus dès l'antiquité en vue de la récupération du métal, dont le prix était fort élevé. Il faut tenir compte aussi du fait que les divers types de monuments (établissements, fortifications, tombes, dépôts) reflètent différemment le contenu réel de la culture géto-dace, en fonction non seulement de leurs conditions spécifiques de conservation, mais aussi de la sélection subjective qui a présidé à l'abandon d'un établissement, à une sépulture ou à l'enfouissement d'un trésor. Ainsi, le caractère limité de nos connaissances sur les objets de parure et les accessoires d'habillement, ou sur les armes des Géo-Daces, est dû en grande partie au rituel funéraire, qui réduisait au minimum les offrandes funéraires et rend difficile l'identification même des tombes. C'est pourquoi la culture archéologique ne recouvre que partiellement la culture vivante, réelle des Géo-Daces, qui a très probablement été infiniment plus riche et plus variée qu'il ne paraît. Malgré toutes ces limitations, l'étude des documents archéologiques demeure la seule possibilité d'accroître substantiellement nos connaissances sur les Géo-Daces et leur culture. Mieux, la détermination de l'origine, de la chronologie et de la diffusion des différents éléments de culture fournit aussi des données essentielles pour la reconstitution de l'histoire économique, sociale et politique de la Dacie préromaine.

MONUMENTS DE LA CULTURE GÉTO-DACE

Les vestiges des habitants de l'antique Dacie peuvent être répartis en quelques catégories principales : établissements, nécropoles (ou tombes), dépôts (ou trésors) et découvertes isolées. Ces dernières, qui sont le plus souvent fortuites, appartiennent parfois à un établissement ou à une nécropole non identifiées, mais dans un grand nombre de cas il s'agit d'enfouissements isolés intentionnels, dans un certain but pratique ou rituel.

Les *établissements* constituent la catégorie de découvertes la plus répandue et, par ce fait, celle qui présente la plus grande variété de manifestations. En effet, leur position sur le terrain, la forme et la technique de construction des habitations, la présence ou l'absence de fortifications, l'épaisseur et la richesse des dépôts archéologiques varient d'un site à l'autre. L'explication de cette variété ne peut être, d'évidence, que d'ordre fonctionnel. Des conditions géographiques, économiques, sociales et politiques objectives ont valu à la plupart des établissements de conserver pendant toute leur existence un caractère modeste, disons « rural », tandis que d'autres, moins nombreux il est vrai, ont évolué vers un stade quasi urbain. Ces derniers, les Grecs les nommaient « villes » πόλεις) (Diodore, XXI, 12, 2; Ptolémée, III, 8, 4; Arrien I, 4, 5), mais il est plus exact de les désigner par leur dénomination géto-dace propre, à savoir par le terme *dava*, élément lexical commun à un grand nombre de noms d'établissements géto-daces importants (Argedava, Ziridava, Cumidava, Petrodava) répandus à travers tout le territoire de la Dacie. Le mot *dava* est sans doute l'équivalent de *bourg* et peut être interprété comme définissant un centre économique relativement développé — à caractère agricole, artisanal et commercial — et en même temps comme un centre politico-militaire, éventuellement aussi comme un centre de culte, d'une tribu ou d'une union tribale. Enfin, une troisième catégorie d'établissements géto-daces possède un caractère essentiellement militaire. Situés en règle générale dans la zone montagneuse, dans des lieux retirés et difficilement accessibles, à une certaine distance des terrains de labour ou d'autres ressources économiques naturelles (par exemple, de gisements miniers), les sites fortifiés par des murs ou des levées de pierres occupent des superficies réduites, qui excluent le développement d'une vie économique multilatérale, active. Aussi bien ne sont-ils pas le résultat d'un processus naturel d'évolution économique, mais d'une nécessité impérieuse de nature politique et militaire, celle, en l'espèce, de servir de résidence et de lieu de refuge fortifié pour les chefs géto-daces et leurs guerriers. Plus d'une fois, ils sont aussi le siège d'importants sanctuaires.

Les *établissements ruraux*, quoiqu'un nombre de plusieurs centaines, sont moins bien connus que les *davae* et les établissements fortifiés, sur lesquels s'est concentrée en particulier jusqu'ici l'attention des archéologues. On sait pourtant qu'ils étaient le plus souvent de petites dimensions, dépourvus d'éléments de fortification et ne renfermaient qu'un nombre réduit d'habitations. Il ressort des fouilles méthodiques qui y ont été pratiquées que les établissements de ce genre sont pauvres en matériel archéologique, celui-ci consistant surtout en poterie, alors que les outils en fer, les objets de parure en bronze, fer ou argent et les monnaies y font défaut ou sont très rares. Les habitations sont modestes comme dimensions et mode d'exécution, attestant la vie simple menée par des communautés d'agriculteurs non stratifiées du point de vue économique et social. Il est

difficile de croire que la distinction que l'on ne peut manquer d'établir entre les huttes enfouies dans le sol et les habitations de surface ressortisse à de telles différenciations. Il s'agit plutôt, semble-t-il, d'une évolution naturelle — mais non générale — de la hutte primitive, plus chaude en hiver, mais sombre et inconfortable, à l'habitation de surface, qui offre un degré supérieur de confort, mais nécessite une plus grande quantité de matériaux et une dose supérieure d'expérience dans la technique de construction. Le fait que dans bon nombre d'établissements, par exemple à Cătelu Nou et à Bragadiru, sur le territoire de Bucarest (V. Leahu 1965 ; M. Turcu 1977), ainsi que dans les établissements des III^e — II^e siècles av. n. è. de Băiceni et Cucorăni, dans le nord de la Moldavie (A. László 1969 ; S. Teodor 1975), les huttes enfouies dans le sol du niveau inférieur sont recouvertes par les habitations de surface du niveau supérieur constitue une indication dans ce sens. Il existe pourtant des établissements qui ne comprennent qu'un seul type d'habitation. Ainsi, dans le site de Chirnogi, dép. d'Ilfov (G. Trohani 1975), on n'a trouvé que des huttes enfouies dans le sol, tandis que, à 40 km de là, dans un site qui semble avoir atteint un stade supérieur, celui de *dava* (Vlădiceasca, dép. d'Ilfov ; G. Trohani 1976) on ne rencontre que des habitations de surface. Il n'en est pas moins vrai que des habitations enfouies dans le sol apparaissent dans des établissements du type *dava*, mais elles appartiennent presque toujours aux niveaux inférieurs, plus anciens, ou bien elles se trouvent en dehors de l'« acropole » (Popești, Piscu Crăsani, Barboși, Brad, Arpașu de Sus, Tâșad, Pecica, etc.). Dans certains cas, la prédilection d'une communauté pour l'un ou l'autre de ces deux types d'habitation pourrait être dictée par les conditions naturelles locales d'exposition, de sol et de microclimat.

Les *davae* se distinguent des établissements « ruraux » par leur aspect extérieur, moins par leurs dimensions (leur superficie est souvent de moins de 1 ha) que par leur mode de disposition spécifique sur le terrain. Elles occupent en règle générale des portions de terrasses, qui par leur configuration et leurs versants abrupts offraient à l'établissement une position stratégique et une protection naturelle. Ces promontoires sont séparés du reste de la terrasse soit par des ravins dus à l'action des eaux torrentielles, soit par des fossés artificiels, voire par des ouvrages défensifs plus complexes : levée de terre, palissade et fossé. Parfois la zone habitée coïncide avec la surface ainsi délimitée (Cirlomănești ; M. Babeș 1975) ; mais, le plus souvent, on relève au-delà des limites de l'« acropole », sur des surfaces importantes, les traces des établissements « civils » correspondants (Popești, Piscu Crăsani, Bradu, Pecica, etc.). Les dépôts archéologiques y sont épais et riches en vestiges, attestant un habitat ininterrompu au long d'au moins un siècle ou deux (R. Vulpe 1966 ; V. Căpitanu, V. Ursachi 1976 ; I. H. Crișan 1965 b).

Outre les habitations du type commun, notamment celles de surface, les « acropoles » renferment souvent des édifices qui, bien que construits dans le matériau habituel, se distinguent par leurs dimensions, leur forme et leurs dotations particulières. De tels édifices avaient pour sûr une destination spéciale, qu'il est facile d'établir ou du moins de présumer d'un cas à l'autre. Ainsi, à Popești, dans les niveaux inférieurs, on a découvert les ruines d'un « palais » composé de chambres, de couloirs, de resserres (renfermant de nombreux *pithei*), de cuisines. Construit en terre glaise et bois, recouvert de tuiles de type hellénistique, ce « palais » peut être considéré comme la résidence d'un important chef gète. À côté de cet édifice se trouvait un bâtiment rectangulaire formé de deux grandes pièces. Le tracé curviligne du côté NNO, qui forme une abside, et la présence de trois foyers de culte (dont l'un richement décoré) indiquent qu'il s'agit très probablement d'un sanctuaire (R. Vulpe 1966). De même, à Cirlomănești (M. Babeș 1977), les restes de deux bâtiments similaires (l'un rectangulaire, l'autre pourvu d'une abside sur le côté NNO), de plusieurs foyers de culte, ainsi que d'une fosse (*bothros*?) renfermant de nombreuses statuettes zoomorphes et anthropomorphes, à signification culturelle évidente, le tout groupé, attestent l'existence d'une « zone sacrée » de la *dava*. Enfin, dans la *dava* de Pecica on a relevé l'existence d'un autre type de sanctuaire géto-dace, le type circulaire (I. H. Crișan 1966 a), alors qu'à Ocnița, sur la « Colline sacrée », sont apparus les restes d'un édifice de culte à pièces souterraines (D. Berciu 1977).

Les *davae*, qui accomplissaient la fonction de centres politiques, militaires et religieux, étaient dans le même temps d'importants centres économiques, sièges d'une intense production artisanale et d'un commerce actif. On y pratiquait la métallurgie, en particulier celle des métaux non ferreux, ainsi qu'il ressort des découvertes d'outils, de moules et de creusets, de morceaux de métal ou de scories, de produits non finis, de pièces de rebut, voire d'ateliers. Les objets de fer sont également représentés, et même en grand nombre, mais les signes d'une activité métallurgique sont rares dans les *davae*, surtout dans la zone extracarpatique. Les ateliers étaient concentrés à proximité des zones d'exploitation et de réduction du minerai. À noter surtout les ateliers et les dépôts de fer de Grădiștea Muncelului (vraisemblablement la capitale du royaume dace), datables du règne de Decebal (I. Glodariu 1975).

D'autre part, la grande quantité de céramique tournée récoltée dans les *davae* géto-daces atteste que la poterie y connaissait un grand essor, en tant que métier pratiqué à une large échelle pour la satisfaction des besoins du marché. Enfin, les établissements de type *dava* ont fourni de nombreuses monnaies, parfois sous forme de trésors de plus ou moins grande importance et de provenance tantôt locale, tantôt étrangère. Il est à présumer que c'est dans les ateliers de certaines de ces *davae*, plus précisément de celles où se trouvait le siège de l'autorité politique de la tribu, qu'étaient frappées les monnaies géto-daces de type gréco-macédonien, jusque vers 70–60 av. n. è., et ensuite celles de type romain. À côté des monnaies locales, qui servaient de moyen d'échange, de paiement et de thésaurisation sur le plan intérieur, on rencontre dans les *davae* géto-daces de la période dite « classique » des tétradrachmes de Macedonia Prima et de Thasos, des drachmes de Dyrrachium et d'Apollonia, des monnaies des cités pontiques, plus tard enfin et en très grand nombre, des deniers romains républicains, qui attestent des relations toujours plus étroites avec le monde classique. Beaucoup de ces monnaies sont entrées en Dacie sous forme de grands lots (de trésors), en tant que butin de guerre ou que *stipendia*, mais on peut admettre qu'une partie assez importante de ces sommes sont le fruit d'opérations commerciales. Les échanges de marchandises avec les centres plus ou moins éloignés du monde gréco-romain sont d'ailleurs attestés par le grand nombre d'objets d'importation — céramique de luxe, amphores, vases métalliques et de verre, lampes en bronze ou en terre cuite, objets de parure, etc. — mis au jour, particulièrement dans les *davae* situées sur les principaux cours d'eau, qui constituaient en même temps les principales voies commerciales en Dacie préromaine : Barboși, Poiana, Răcățau sur le Siret, Radovanu et Popești sur l'Argeș, Cetățeni sur la Dimbovița, Pecica sur le Mureș, Sighișoara sur la Tîrnava Mare, etc. (cf. I. Glodariu 1974).

Les établissements fortifiés, pourvus de murs de pierre, sont un phénomène spécifique pour les régions montagneuses de la Dacie et en particulier de la zone sud-ouest de la Transylvanie, zone qui, à l'époque de Burebista et de Decebal, constituait le cœur du royaume dace. En effet, dans les Monts d'Orăștie, sur une superficie d'environ 150 à 200 km², on rencontre non moins de quatre citadelles (Costești, Blidaru, Piatra Roșie et Grădiștea Muncelului), de nombreuses tours défensives ou d'habitation, des établissements sur terrasses à murs de soutènement (Fețele Albe), tous s'articulant entre eux pour constituer en fin de compte un redoutable système de défense du centre religieux et politique situé sur la colline de Grădiște (C. Daicoviciu, Al. Ferenczi 1951 ; C. Daicoviciu, H. Daicoviciu 1960). Sur un rayon de 20 à 70 km autour de ce centre se trouvaient d'autres importants sites fortifiés : vers le sud Bănița, vers l'est et le nord-est Căpilna, Tilișca et Piatra Craivii (M. Macrea, O. Floca, N. Lupu, I. Berciu 1966) — qui, à une certaine phase de leur existence, ont probablement eu des relations directes avec les citadelles des Monts d'Orăștie. Ce fait ressort de la technique même de construction, commune à tous ces sites, à savoir en *opus quadratum*, avec deux parements en pierre de taille reliés par des poutres transversales disposés à travers un blocage de moellons et de terre (pour Piatra Roșie, v. C. Daicoviciu, 1954). C'est suivant ce procédé de construction, d'origine grecque évidente, qu'ont été construits les murs d'enceinte pourvus de tours et de bastions, les tours d'habitation (dont la partie supérieure est bâtie en briques cuites au soleil) et les parapets qui bordent les terrasses. Les analogies avec les murs hellénistiques d'Histria, de Mesembria ou des villes de l'Adriatique, ainsi que les lettres grecques gravées sur de nombreux blocs de pierre de Grădiștea Muncelului, Blidaru ou Căpilna (H. Daicoviciu 1972), montrent de façon certaine que les chefs daces ont fait venir des maîtres d'œuvre et des artisans des villes grecques pour participer à la construction de leurs citadelles. Cependant, le plus gros et le plus dur du travail a été accompli par les tailleurs de pierre et les manœuvres géto-daces, qui ont extrait des carrières, taillé et transporté sur des distances relativement longues une immense quantité de pierre. Cette action suppose évidemment une grande masse d'hommes, mobilisés dans le cadre de leurs communautés respectives par une autorité politique supérieure. Une telle autorité, qui dépassait de loin la puissance et l'étendue d'une simple union tribale, a fonctionné pour la première fois sous le règne de Burebista et, un siècle et demi plus tard, à nouveau, dans le cadre du royaume de Decebal. Le premier, qui a tenu sous sa domination, un certain temps, les cités grecques de la côte occidentale du Pont Euxin, a eu l'occasion d'en faire venir la main-d'œuvre spécialisée nécessaire pour les premières constructions. Le second, qui à un moment donné, sous le règne de Domitien, est devenu « stipendié » de l'empire, aura bénéficié de l'aide romaine pour rénover les anciennes fortifications et en construire de nouvelles.

Le contexte est le même pour les constructions à caractère sacré des Monts d'Orăștie. Il est plus difficile, en revanche, d'en reconstituer l'aspect initial, les fonctions exactes et l'origine comme type architectural. Ainsi qu'il a été établi il y a déjà un demi-siècle par les découvertes de Costești et de Grădiștea Muncelului, on peut distinguer deux catégories principales de sanc-

tuaires : ceux à plan quadrilatère, constitués par des alignements de tambours de pierre, et ceux circulaires (D. M. Teodorescu 1929 ; idem, 1930—1931 ; I. Nestor, 1932). Dans le premier cas, les tambours représentent les bases, ou plutôt les plinthes de colonnes de bois ou de pierre qui, selon une tentative récente de reconstitution, ne formaient qu'un soubassement, tandis que le sanctuaire proprement dit se trouvait « à l'étage » et était pourvu de colonnes, de parois et d'une toiture en bois. Solution architecturale originale et adéquate aux conditions naturelles d'une zone montagneuse, mais l'on y décèle sans peine le modèle du temple grec à peristyle (I. H. Crișan 1977).

La typologie des sanctuaires circulaires est plus variée. Le plan le plus compliqué est celui du grand sanctuaire de Grădiștea Muncelului, constitué par un cercle double de blocs et de colonnes d'andésite, d'un second cercle, intérieur, de piliers de bois, et d'une construction à abside, toujours faite de piliers de bois. On l'a interprété en liaison avec un hypothétique système dace de calendrier, basé sur une année de 360 jours (H. Daicoviciu 1960 ; idem 1972), mais les inconvénients de cette hypothèse sont trop grands pour qu'elle puisse être acceptée. Ce qui compte pourtant en premier lieu c'est l'accord général des spécialistes quant au caractère religieux du monument, ainsi que de certains monuments plus simples, comme le « Petit sanctuaire » du même site et celui de Fețele Albe. Il reste à établir avec certitude la relation entre ces sanctuaires et les constructions circulaires de Rudele et de Meleia, dont le plan est très proche (et parfois même identique) de celui du grand sanctuaire de Grădiștea Muncelului, ce qui, à notre avis, constitue un argument en faveur de leur caractère sacré (M. Babeș 1974 ; opinion contraire chez I. Glodariu 1976). Il semble que, en général, la catégorie des sanctuaires circulaires, avec ou sans construction absidiale à l'intérieur, reflète elle aussi des influences grecques sur la religion et l'architecture sacrée daces et imite la forme des temples circulaires du type *tholos* (R. Vulpe 1961).

Indépendamment de ces influences, la concentration des monuments sacrés, exécutés à des dimensions et avec une perfection que l'on ne retrouve nulle part ailleurs en Dacie, porte à croire que cette réalisation exceptionnelle a été déterminée par le caractère sacré du lieu, identifiable au Kogaionon, le mont sacré de Zalmoxis. Ce lieu de culte et de pèlerinage pan-dace a pu, à des moments cruciaux de l'histoire des Géo-Daces, dans le cadre du royaume de Burebista et de Decebal, devenir aussi un centre politique de première importance.

Des établissements fortifiés à murailles de pierre existent également dans d'autres zones de la Dacie, là où les conditions géographiques étaient favorables et offraient, outre des positions stratégiques, la pierre nécessaire aux constructions. Ainsi qu'il a été établi par les recherches faites à Bitca Doamnei (N. Gostar 1969), Cugir, Covasna (Z. Székely 1972), Polovragi (Fl. Marinescu 1972), etc., il s'agit de murailles de pierre brute, réalisées dans une technique inférieure à celle constatée dans le sud-ouest de la Transylvanie. A Bitca Doamnei on a relevé également des restes de sanctuaires rectangulaires (à disques de pierre), inférieurs eux aussi comme exécution et comme dimensions aux constructions sacrées des Monts d'Orăștie (N. Gostar 1969).

Dans tous les sites fortifiés en pierre et, en premier lieu, naturellement, dans ceux du sud-ouest de la Transylvanie, les fouilles ont mis au jour des matériaux archéologiques d'une abondance et d'une variété remarquables : céramique, outils, objets de parure, armes, monnaies. Une partie de ce matériel a été importée du monde gréco-romain (I. Glodariu 1968) et illustre de manière suggestive le mode de vie des couches privilégiées, en commençant par le roi. La plupart des objets proviennent assurément des ateliers locaux, qui sont nés et se sont développés à proximité des citadelles, des « cours princières » et des lieux sacrés, afin d'en satisfaire les demandes. Mais à côté des artisans autochtones, il y en avait certainement d'étrangers, venus avec tout leur bagage de culture et d'expérience professionnelle, prêts néanmoins à s'adapter aux exigences locales. Leur présence est attestée par certaines catégories céramiques de luxe (vases à motifs peints, portant parfois la marque du fabricant en lettres grecques) ou par de nombreux outils de type romain fabriqués sur place dans les Monts d'Orăștie durant la période qui a précédé la conquête romaine, vraisemblablement sous le règne même de Decebal.

En vertu de ce processus, une série d'établissements fortifiés, qui avaient eu à l'origine une fonction éminemment militaire, ont évolué petit à petit vers une structure économique et sociale caractéristique pour les établissements de type *dava*, comportant une riche production artisanale et les manifestations d'une vie quasi urbaine.

Les nécropoles, ainsi que la connaissance du rite et du rituel funéraires des Géo-Daces à l'époque « classique », constituent aujourd'hui encore, après des dizaines d'années de recherches archéologiques intenses sur tout le territoire du pays, un problème complexe, comportant de nombreux points d'interrogation (D. Protase 1971). En effet, s'il s'est conservé des centaines d'établissements, de *davae* et de citadelles ayant existé à cette époque, on ne connaît en échange, en tout et pour tout,

que quelques dizaines de tombes indiscutables, plus les quelques « champs de fosses » considérés hypothétiquement comme étant des nécropoles (Sighișoara, Moigrad, Sfintu Gheorghe-Bedehaza). Un exemple typique à cet égard est le fait que dans la zone des Monts d'Orăștie, où une population nombreuse était concentrée, on ne connaît pas une seule sépulture géto-dace. La situation est à peu près la même dans les *davae* de l'espace extra-carpatique, qui ne comportent pas, elles non plus, de véritables nécropoles, mais seulement de petits groupes de tumulus, auxquels vient s'ajouter un nombre réduit de découvertes de restes humains, à l'intérieur ou à la périphérie des établissements. Comme sépultures certaines et typiques, continuant une tradition plus ancienne, on peut citer les rares tombes à incinération en urne — à couvercle ou non — comme celles de la phase finale de la nécropole de Zimnicea (A. D. Alexandrescu 1972), ou bien celles, isolées ou par tout petits groupes, de Bucarest-Tei, Snagov (?), Zetea, Bicsadul Oltului, datables du I^{er} siècle av. n. è. et éventuellement du siècle suivant. Non moins typiques et tout aussi sûres sont les tombes à incinération (sur les lieux) en tumulus de Popești, Radovanu, Piscu Crăsani, Poiana, Răcătău, etc. (A. Vulpe 1976). Situées à proximité d'importants *davae* et remarquables tant par leur caractère monumental que par la richesse de leur mobilier (objets de parure, armes, céramique, etc.), ces tombes appartiennent sans aucune doute à l'aristocratie géto-dace. Or, s'il est bien naturel que les tombes d'une aristocratie — disons des tombes « princières » — soient en petit nombre (d'autant plus qu'il n'est point exclu que des recherches méthodiques sur les tumulus de Roumanie mettent au jour de nouvelles trouvailles de ce type, comme ce fut le cas dernièrement à Lăceni et Orbeasca de Sus — cf. Em. Moscalu 1977), le nombre réduit des sépultures modestes, appartenant au gros de la population, demeure un problème encore mal élucidé. À côté des tombes à urne susmentionnées, on a pris en considération une série de tombes à incinération dans de grandes fosses cylindriques, plus ou moins certaines, comme celles découvertes par petits groupes à București (Tei et Dămăroaia) et Snagov (D. V. Rosetti 1935), ou dans d'hypothétiques nécropoles à Moigrad (M. Macrea, M. Rusu 1960), Sighișoara (K. Horedt, C. Seraphin 1971), Sf. Gheorghe (K. Horedt 1956) et dernièrement à Ocnîța (D. Berciu, 1977). Le doute qui persiste en ce qui concerne la qualité de tombes et de nécropoles de ces trouvailles vient du fait que ni leur typologie, ni leur mobilier ne concordent, en général, avec la notion courante de monument funéraire et que, en tout cas, elles ne s'intègrent pas de façon cohérente dans l'évolution du rite et du rituel de sépulture chez les Géo-Daces, n'étant attestées ni à l'époque antérieure (IV^e — III^e siècles av.n.è.), ni à celle qui suivra (II^e — III^e siècles de n. è.). Les tombes (?) en question renferment une quantité infime d'ossements calcinés, répandue dans la terre de remplissage, mais, le plus souvent, même cet élément décisif pour le caractère funéraire de l'hypothétique tombe fait défaut. En revanche, l'on y relève plus d'une fois des ossements d'animaux et l'on peut se demander si les présumés os humains ne sont pas en réalité, eux aussi, des os d'animaux. Le mobilier, fort varié et à un état fragmentaire prononcé, consiste en céramique commune (des tessons, rarement des vases entiers), outils et ustensiles (moulins à bras, couteaux, fusaïoles, polissoirs, creustes), débris de constructions (torchis, pierres, croûte d'âtre, clous), très rarement en armes, objets de parure ou monnaies. Jusqu'à preuve du contraire, il est tout aussi légitime, à notre avis, d'interpréter ces découvertes comme des « fosses cultuelles », où la population du temps enfouissait certains objets ou matériaux à titre d'offrandes, que comme des fosses funéraires.

Dans les établissements géto-daces ou tout près d'eux (Popești, Poiana, Brad), dans certains « champs de fosses » (Sighișoara, Sf. Gheorghe) ou dans de plus petits groupes de fosses (Orlea; E. Comșa 1972), on a découvert des squelettes humains datant de l'époque qui nous occupe. Lorsque ces cadavres ont été inhumés selon certaines règles (en position allongée ou recroquevillée), dans des fosses rectangulaires à dimensions normales, avec des pièces de mobilier, c'est que l'on a affaire à des sépultures dans le véritable sens du terme (Popești, Poiana, Brad). Mais lorsqu'il s'agit de plusieurs cadavres (de 2 à 8, et parfois incomplets ou même déchiquetés), jetés les uns sur les autres au hasard dans de grandes fosses rondes (Sighișoara, Sf. Gheorghe, Orlea, Brad), il est évident qu'il ne s'agit plus de sépultures normales, mais probablement de l'enterrement des victimes d'un sacrifice humain, pratiqué dans quelque but religieux.

Le fait que les tombes géto-daces de la période « classique » sont si faiblement représentées, contrairement à ce que l'on constate pour les périodes tant antérieure que postérieure et sans que rien ne nous autorise à invoquer le stade imparfait des recherches, réclame une explication d'ensemble. Il faut remarquer à cet égard qu'une situation semblable existe dans le monde celtique du centre de l'Europe, où à travers la longue période d'épanouissement de la civilisation des *oppida* (Latène C₂-D), tombes et nécropoles sont extrêmement rares. On a avancé l'hypothèse — qui pourrait être valable aussi pour les Géo-Daces — que les populations en cause pratiquaient des rituels funéraires ne laissant aucune trace identifiable par les recherches archéologiques. Différentes

hypothèses peuvent être formulées à cet égard. Ce qui est certain, c'est qu'à l'époque de Burebista et de Decebal la Dacie a subi des modifications dans ses représentations et ses règles de culte, illustrées on ne peut plus nettement par l'apparition de nouveaux types de sanctuaires. Reste à voir si entre ces modifications et la transformation des pratiques funéraires il existe une liaison directe.

Parmi les découvertes faites — le plus souvent par hasard — en dehors des établissements ou des ensembles funéraires, les *dépôts* et les *trésors* ont une importance particulière pour la caractérisation de la culture géto-dace classique. Ces découvertes collectives, réunies pour les besoins de la classification archéologique en une seule catégorie de monuments, présentent une grande variété tant en ce qui concerne leur contenu que les conditions matérielles de l'enfouissement. A l'origine de cette variété il existe certainement des raisons différentes, subjectives et objectives, qui ont déterminé la thésaurisation et finalement l'enfouissement des lots d'objets en question. Sous le rapport de leur composition, qui constitue le critère de classification le plus sûr, on distingue sur le territoire de la Dacie des dépôts d'outils, d'ustensiles ou de vases, des trésors d'objets de parure et des trésors monétaires ; toute une série de découvertes ont un caractère mixte (outils + objets de parure, vases + objets de parure, objets de parure + monnaies, etc.). A partir de ce critère et compte tenu des conditions concrètes dans lesquelles se trouvait le trésor, on peut plus d'une fois déterminer — ou pour le moins soupçonner — la nature de la thésaurisation et les buts de l'enfouissement. En premier lieu, étant donné la valeur intrinsèque et pratique élevée des objets, il faut considérer que ceux-ci — qu'ils aient constitué l'avoir d'une famille ou celui d'une communauté — ont été thésaurisés et enfouis en vue de leur conservation temporaire en lieu sûr et de leur récupération ultérieure. D'autres fois, mais dans un but analogue, on a enfoui le mobilier d'un atelier artisanal, stable ou ambulatoire (outillage, matière première, produits finis ou semi-finis), ou encore un lot de marchandise d'un négociant. Mais il se pourrait aussi que l'enfouissement de certains dépôts et trésors ait été dicté par des raisons religieuses, les objets respectifs ayant dans ce cas le caractère d'offrandes funéraires, d'*ex-voto*, ou étant destinés à des opérations magiques.

En ce qui concerne les dépôts d'outils, les plus petits d'entre eux — par exemple ceux de Cetățeni (D. V. Rosetti 1960) ou de Strimbu, près de Grădiștea Muncelului (I. H. Crișan 1965 a) — ont pu être la propriété personnelle de paysans ou d'artisans, tandis que ceux plus importants, comme le dépôt découvert récemment à Lozna, dép. de Botoșani (56 pièces), semblent plutôt avoir appartenu à une communauté. Pour ce dernier dépôt, du reste, on est en droit de supposer qu'il représente une offrande rituelle, vu qu'il a été enfoui dans un marécage (actuellement une tourbière), et non pas en terre ferme. Or, des cas analogues en Danemark et en Allemagne du nord montrent qu'en règle générale les dépôts découverts dans des cours d'eau ou dans des marécages ont un caractère cultuel. Ce même caractère pourrait, selon nous, à titre d'hypothèse, être reconnu à certains dépôts de vases : l'un consistant en vases de terre cuite (5 pièces) et un autre en vases métalliques (3 pièces), découverts à Gușterița, près de Sibiu (M. Rusu 1955 ; K. Horedt 1965). Une découverte encore plus nette sous ce rapport est celle faite à Ciolănești din Deal, dép. de Teleorman où, probablement à la fin du II^e siècle ou au début du I^{er} siècle av. n. è., au moins 25 vases entiers en terre cuite ont été déposés dans un puits votif à revêtement de poutres (M. Petrescu-Dimbovița, S. Sanie, 1972 ; M. Petrescu-Dimbovița 1974). L'existence de quelques menus restes d'ossements calcinés ne sont pas suffisants pour affirmer qu'il s'agit d'un puits funéraire, car ils peuvent tout aussi bien représenter des offrandes d'animaux. Ce point de vue est confirmé par les découvertes faites au lieu de culte de Conțești, dép. d'Argeș, où avait été déposée concomitamment au bord du lac une grande quantité d'ossements calcinés d'animaux, ainsi que plusieurs flèches, couteaux, éperons, fibules, tessons de céramique, etc. (A. Vulpe, E. Popescu 1976). Mentionnons enfin le dépôt de Poiana, composé de figurines anthropomorphes sûrement destinées à des pratiques de magie (R. Vulpe 1931).

La deuxième catégorie de découvertes collectives, les trésors d'objets de parure en argent, constitue une manifestation absolument spécifique pour la culture géto-dace des deux derniers siècles avant la conquête romaine (D. Popescu 1971—1972 ; K. Horedt 1973). Dans ces trésors (au nombre de plus de 50) on voit se refléter le mode de vie fastueux d'une catégorie sociale privilégiée, caractérisée par sa richesse et son prestige. On y trouve phalères, fibules, colliers, chaînettes, bracelets, bagues, boucles d'oreilles, pendentifs, etc., le plus souvent dans des associations stables qui ne permettent pas de faire la distinction entre le costume masculin et féminin. On a émis l'hypothèse suivant laquelle tous ces objets de parure ont appartenu à des femmes, mais on ne saurait exclure la possibilité qu'au moins certaines pièces (phalères, fibules à masque, bracelets spiraux) aient représenté chez les Gétos-Daces les insignes d'importantes fonctions politico-militaires ou sacerdotales et aient, par conséquent, été portées par des hommes. Dans près de la moitié des tré-

sors en question, à côté des objets de parure il existe aussi des monnaies, de même que, dans certains cas, des vases d'argent. À Sincrăieni, on a affaire, en fait, à un trésor de vases (15 coupes et gobelets), dont faisaient partie également trois objets de parure et une monnaie (D. Popescu 1958). Il est intéressant de noter que les monnaies qui apparaissent dans les trésors d'objets de parure sont dans la grande majorité des cas des deniers républicains, plus rarement il s'agit de monnaies provenant de différents centres grecs (Thasos, Dyrhachium, Apollonia) et dans un cas seulement, celui du trésor de Coada Malului, on trouve une imitation locale des tétradrachmes de Philippe II, qui avait d'ailleurs été employée comme pendentif (K. Horedt 1973, tabl. II). Il ressort de là que les objets de parure et les vases en argent des trésors en question ont été en usage et enfouis à une date postérieure à la fin du monnayage autochtone géto-dace de type gréco-macédonien, c'est-à-dire probablement vers le milieu et dans la seconde moitié du I^{er} siècle av. n. è. Leur production aura commencé dès la première moitié du siècle (M. Babeș 1975). En ce qui concerne la nature de l'enfouissement de ces trésors, différentes suppositions ont été faites, mais il n'existe de certitude que pour un cas ou deux (Tilișca, Șimleul Silvaniei?), quand ils ont été découverts dans des tombes. Quant aux autres, il pourrait s'agir soit d'enfouissements faits sous l'empire d'un danger, soit — si l'on considère que certains objets de parure ont pu représenter des insignes politiques ou religieux et que certains vases d'argent ont pu servir à des pratiques sacrées — d'enfouissements à caractère rituel.

Pour ce qui est des trésors monétaires (I. Winkler 1955 ; C. Preda 1973 ; I. Glodariu 1974), nous ne pouvons que souligner leur importance (notamment celle des trésors de monnaies autochtones) pour la détermination du contenu et de l'originalité de la culture géto-dace. En ce qui concerne les circonstances de leur enfouissement, il est logique que celui-ci soit plus fréquent dans des moments de danger (crises politiques, actions guerrières, mais il faut éviter néanmoins de les mettre systématiquement et à tout prix en liaison avec de tels événements, attestés historiquement ou simplement présumés. Il est significatif, par exemple, qu'au moment des guerres de conquête de la Dacie (101—106 de n.è.) on relève beaucoup moins de trésors enfouis qu'à d'autres époques.

TRADITION ET INNOVATION DANS LA CULTURE GÉTO-DACE

À en juger par ses monuments et par ses éléments constitutifs, tels que nous les fait connaître la recherche archéologique, la culture des Géo-Daces est caractérisée par une grande originalité, qui provient, d'une part, d'un certain conservatisme, de la perpétuation de traditions culturelles, spécifiques pour les périodes antérieures et, d'autre part, de l'assimilation et de l'adaptation créatrice, dans un esprit propre, d'éléments de culture étrangers. Un passage en revue, fût-il sommaire, des types d'objets confectionnés ou employés durant la période « classique » sur le territoire de la Dacie sera en mesure de confirmer le bien-fondé de cette assertion.

La catégorie d'objets qui apparaît en plus grand nombre dans les sites géto-daces est la *céramique* (I. H. Crișan 1969 a). Abstraction faite de son évolution typologique et quantitative au long de la période envisagée, on peut dire que, dans les grandes lignes, la poterie manuelle, généralement assignée à la production domestique, et la poterie tournée, provenant d'ateliers spécialisés, ont existé concomitamment. La première continue — sous le rapport de la technique, des formes et de l'ornementation — d'anciennes traditions, qui peuvent être retrouvées au moins jusqu'au niveau hallstattien tardif. On y distingue une espèce grossière (vases d'usage courant, comme le pot-bocal ou la typique tasse tronconique) et une espèce fine, « de luxe », caractérisée par l'élégance des formes, la facture soignée, la couleur noire et le poli de la surface extérieure des vases (pots, brocs, « fruitières », écuelles). Cette dernière espèce, illustrée entre autres par la trouvaille de Ciolănești (M. Petrescu-Dîmbovița 1974), se situe principalement dans la seconde moitié du II^e siècle et la première moitié du I^{er} siècle av. n. è., pour être peu à peu remplacée dans sa fonction de céramique fine par la poterie tournée. Les vases confectionnés au tour, de couleur grise pour la plupart, perpétuent parfois des types des IV^e — III^e siècles av. n. è. ou bien reprennent dans une technique supérieure des formes de l'espèce fine de la céramique manuelle. Mais souvent aussi il s'agit de formes nouvelles et très variées. Les prototypes hellénistiques, parfois venus par la filière thrace méridionale, apparaissent beaucoup plus fréquemment que ceux celtiques, fait qui oblige une fois de plus de reconsidérer la conception plus ancienne sur le rôle des Celtes dans la généralisation du tour de potier chez les Géo-Daces. Ainsi, bien que certains vases peints de type celtique soient attestés sur le territoire de la Dacie, il est évident que la céramique peinte géto-dace d'atable de la seconde moitié du I^{er} siècle av. n. è. et surtout du I^{er} siècle de n. è.) imite surtout les

formes et les motifs décoratifs grecs (I. H. Crișan 1966 b). Les potiers locaux (peut-être aussi quelques artisans étrangers venus s'établir en Dacie) ont produit fréquemment des vases des types cratère (Grădiștea Muncelului, Meleia, etc.), *kantharos* (exemplaires peints ou polis à Răcățau Poiana, Ocnița, etc.) et *pythos* (un exemplaire d'Ocnița porte même une inscription grecque mentionnant le nom d'un *basileos* local); enfin, ils ont imité les amphores grecques et les ont marquées de timbres anépigraphes (Popești, Cetățeni — cf. D. Tudor 1967). Cependant, cette imitation est souvent libre, créatrice, l'exemple le plus caractéristique étant celui des coupes gètes à décor en relief, qui ont eu pour modèle des coupes grecques (dites « déliennes » ou « mégariennes »), mais présentent une ornementation originale, extrêmement variée (Popești, Piscu Crăsani, Cirlomănești, etc.; I. Casan-Franga 1967; A. Vulpe, M. Gheorghiiță 1976).

Dans des établissements, dans les hypothétiques nécropoles du type Moigrad-Sighișoara ou dans les dépôts, on rencontre un nombre relativement important d'ustensiles agricoles, d'outils de forge et de charpenterie, ainsi que différents objets ménagers métalliques. Mais pour toutes ces pièces, à l'exception du soc de charrue, probablement emprunté à une époque antérieure au milieu thrace méridional apparenté (I. H. Crișan 1960; M. Čičikova, 1968), on ne saurait définir des types spécifiques géto-daces. Certains outils et ustensiles plus anciens sont du type Latène; d'autres, plus récents, de type romain. Les premiers, par exemple ceux du dépôt (inédit) de Lozna, proviennent en bonne mesure des ateliers celtiques, du genre de ceux de Mukačevo (Munkacs) ou de Szalacska; les derniers, probablement, des ateliers romains sud-danubiens, voire italiques (par exemple une plane portant la marque *Herenni* découverte à Grădiștea Muncelului et fabriquée à Aquileia). Mais comme il s'agit de types largement répandus, il faut admettre qu'une série de telles pièces a été produite sur les lieux en Dacie, par des forgerons locaux ou étrangers. Des indices sûrs dans ce sens nous sont offerts par les ateliers de forge de Grădiștea Muncelului, où l'on a confectionné des outils de type romain (I. Glodariu 1975).

La question se pose de façon semblable pour les pièces d'armement et de harnachement, qui appartiennent le plus souvent à des types Latène (épées, fers de lance, « umbos » de bouclier, tels que ceux de Popești, Piatra Roșie, Lăceni — voir en général Vl. Zirra 1971a et 1971b). On connaît pourtant aussi des types qui sont spécifiquement géto-daces (par exemple, les flèches à tube et deux épines), ou en tout cas thraces (mors du genre de ceux de Piatra Roșie et de Sighișoara). De même, le grand nombre de cottes de mailles concentrées dans les tombes géto-daces dites « princières » (Popești, Radovanu, Răcățau, Cetățeni, Poiana-Gorj — A. Vulpe 1976) pourrait suggérer qu'elles ont été produites sur le territoire de la Dacie préromaine, où elles sont attestées dès l'an 300 av. n. è. (la tombe du chef celte de Ciumești). La même hypothèse pourrait vraisemblablement être émise pour le casque en bronze de Popești (A. Vulpe 1976), représentant une forme tardive du type « thrace » ou « gréco-thrace », attesté sur le territoire de la Roumanie dès le IV^e siècle av. n. è. (tombe de Găvani, dép. de Brăila).

Les objets de parure de la période « classique » répondent souvent, elles aussi, à des prototypes étrangers, tout en illustrant de manière plus prégnante que n'importe quel autre domaine (à l'exception de la céramique) l'originalité de la culture géto-dace. Nous nous référons bien sûr, en premier lieu, aux objets de parure en argent des trésors susmentionnés, qui comportent des éléments typologico-stylistiques, fonctionnels et techniques d'origine grecque, celtique et autochtone, fondus en une synthèse spécifique pour la Dacie. Le fait que de tels objets ont été, dans la plupart des cas, produits sur le territoire de la Dacie est confirmé, s'il était encore nécessaire, par la découverte d'un certain nombre d'ateliers (Pecica — I. H. Crișan 1969b; Tășad — N. Chidioșan 1977) renfermant des pièces finies ou non, des barres d'argent, des moules et des outils d'orfèvrerie. Toutefois, pour certains objets de parure (les fibules en forme de cuiller), ainsi que pour certaines formes de vases qui apparaissent dans les trésors, on peut admettre qu'ils proviennent d'ateliers romains, peut-être même italiques. De toute façon, au cours du I^{er} siècle de n. è., l'influence de la mode romaine se manifeste de plus en plus intensément sur le territoire de la Dacie, ne serait-ce que par la diffusion de nouveaux types de fibules (la fibule « Aucissa », la « kräftig profilierte Fibel », la fibule à disque).

C'est cependant dans la création artistique, tant sous le rapport du style que de la conception spirituelle dominante, que l'originalité de la culture géto-dace se révèle de la manière la plus prégnante. Dans la vie quotidienne des Gêto-Daces, l'art décoratif a, d'évidence, joué un rôle des plus importants. La variété des motifs incisés, polis ou peints sur la poterie (I. H. Crișan 1969a) nous font deviner la richesse que devait avoir le décor exécuté sur des matériaux périssables, comme le bois et les tissus. Ce sont évidemment les motifs géométriques qui prédominent; pourtant, sur plusieurs catégories de vases (coupes gètes du type « délien », vases à figures en relief de Răcățau et de Cirlomănești, certains vases peints des Monts d'Orăștie), on trouve

aussi des motifs végétaux et même des représentations zoomorphes ou anthropomorphes. Si l'on prend également en considération d'autres catégories d'objets — métalliques ou en terre cuite — décorés de telles représentations, la thèse de l'aniconisme de l'art — et donc aussi de la religion — des Géo-Daces, autrefois fort répandue, s'avère périmée.

Parmi les objets métalliques, nous songeons en premier lieu aux phalères, aux fibules à masque et à certains vases en argent, portant des représentations humaines dont le style et les significations sont propres au monde géto-dace, même si l'on peut y déceler certains modèles iconographiques grecs (D. Popescu 1971—1972). Ainsi, les phalères de Herăstrău ont probablement eu pour modèle des phalères provenant d'ateliers classiques gréco-romains, comme celle de Iakimovo, dans le nord de la Bulgarie (At. Milčev 1973), mais le visage d'homme encadré de longues mèches qui est traité dans le même style local apparaît plusieurs fois sur les fibules à masque (Coadă Malului, Bălănești) et est rendu identiquement dans un médaillon décorant un vase en terre cuite de Cîrlomănești (V. Drâmbocianu, SCIVA, 1, 1979). Sur la phalère ovale de Surcea est figuré un cavalier, accompagné d'un oiseau et d'un chien (ou loup), que l'on retrouve sur un vase en argent de Iakimovo (At. Milčev 1973) et sur un autre en terre cuite de Răcătău (C. Căpitanu 1976, fig. 46). Dans ces cas, on peut affirmer avec certitude qu'il s'agit d'un motif d'ancienne tradition dans l'art autochtone, ainsi qu'il ressort des représentations du même personnage mythique thraco-gète sur la cnémide d'Agighiol et sur les plaques de Letnița et de Lovec (Bulgarie), du IV^e siècle av. n. è. Le motif représenté sur la plaque en argent de Săliște (ex-Cioara, dép. d'Alba) est certainement autochtone lui aussi.

Une deuxième grande catégorie d'objets d'art géto-dace est constituée par les figurines en terre cuite. Des représentations humaines et d'animaux en terre cuite, exécutées en ronde-bosse, sont attestées dans plusieurs établissements de plus ou moins grande importance depuis le II^e siècle av. n. è. jusqu'au I^{er} siècle de n. è. Il s'agit, dans la grande majorité des cas, de simulacres grossiers, rendant sous une forme schématisée le corps du personnage ou de l'animal (Piscu Crăsani, Popești, Cetățeni, Poiana, Răcătău, Dumbrava, Tilișca, Sighișoara, Cuciulata, etc. — cf. N. Conovici 1974). Seules les statuettes humaines du « dépôt » de Poiana attestent un effort plus sérieux de représentation naturaliste des détails, sans dépasser pourtant l'aspect rudimentaire de ce groupe artistique (R. Vulpe 1931).

Un cas tout à fait à part est celui du groupe de statuettes connu sous le nom de *type Cîrlomănești*, qui atteint un niveau artistique supérieur. Les statuettes de Cîrlomănești se distinguent par la représentation naturaliste du sujet et par leur « architecture » ingénieuse, traits de style, qui confèrent à tout le groupe une note puissamment originale. Mais les sujets traités sont ceux de l'art géto-dace. A côté de statuettes d'animaux (loups, sangliers, cervidés, oiseaux) on rencontre aussi des représentations équestres, qui ne font que reprendre le motif traditionnel du héros-cavalier (M. Babeș 1977).

Quelles que soient ses manifestations concrètes, quelles que soient les influences stylistiques qu'il révèle, l'art géto-dace ne peut être dissocié de l'ensemble de la spiritualité de nos ancêtres. Mais il est très difficile d'identifier concrètement, dans chaque cas, le substrat « idéologique » de cet art. Il est évident que, en règle générale, la décoration des différents objets répondait à d'élémentaires nécessités esthétiques, mais il n'est pas moins vrai que les représentations figuratives ont eu souvent une signification plus profonde, de nature religieuse.



Pour mieux cerner le tableau culturel de la Dacie durant la période dite « classique », avec tout ce qui s'ensuit sur le plan de la vie économique-sociale et politique, il convient de prendre aussi en considération les *importations*. Celles-ci proviennent en grande majorité du monde gréco-romain (I. Glodariu 1974 ; S. Sanie 1973), et plus rarement du monde « barbare » voisin (celte et scytho-sarmate). Mais il n'est pas toujours facile de faire la distinction entre les produits d'importation et ceux locaux. Ainsi qu'on l'a déjà vu, certains types d'objets grecs, celtiques ou romains de haute époque (notamment en matière de céramique et d'objets de parure) ont été imités dans les ateliers locaux. D'autres fois, des objets de ce genre ont été fabriqués en Dacie également, mais par des artisans étrangers, établis dans certains centres ou ambulants, de sorte qu'ils ne peuvent être classés ni dans la catégorie des importations, ni dans celle des produits locaux géto-daces.

Parmi les importations sûrement gréco-romaines, les plus nombreuses sont les récipients céramiques ayant renfermé des vins et des huiles de première qualité (D. Tudor 1967 ; I. Glodariu 1974). Au moyen des timbres amphoriques, il est possible d'établir leur lieu de provenance et parfois la date. On constate ainsi qu'aux II^e et I^{er} siècles av. n. è. la plupart des amphores on

été importées de Rhodes et, dans une mesure bien plus réduite, de l'Héraclée Pontique et de Sinope ; au cours de cette période, le nombre des amphores de Cos s'accroît petit à petit. Au I^{er} siècle de n.è., on rencontre de plus en plus fréquemment des amphores romaines, dont il est impossible de connaître la provenance exacte. Les amphores sont surtout répandues dans les régions extracarpatiques de la Dacie ; il faut préciser pourtant que leur rareté à l'intérieur de l'arc carpatique ne résulte pas du manque de relations commerciales, mais des difficultés de transport. Il est à supposer qu'à certains points commerciaux situés au sud et à l'est des Carpates (par exemple à Cetățeni), le contenu de ces amphores était transvasé dans des outres en peau de bouc, qui pouvaient être transportées plus facilement et avec moins de risques par-dessus les montagnes.

Le reste de la céramique d'importation ne vient qu'après les amphores comme volume. Il s'agit en général de vases fins, « de luxe », soit de type hellénistique et produits dans les cités grecques des bords de la mer Noire ou de la mer Egée (spécialement celles d'Asie Mineure), soit de type romain de haute époque et probablement fabriqués dans les ateliers des provinces situées au sud ou au sud-ouest de la Dacie, voire en Italie. D'après une statistique récente, certainement incomplète, on a découvert dans les sites géto-daces de Roumanie environ 300 vases de cette catégorie, entiers ou à l'état fragmentaire, datant du I^{er} siècle av.n.è. et du I^{er} siècle de n.è. (I. Glodariu 1974). Ce chiffre est assez considérable, compte tenu des difficultés que comporte le transport à longue distance d'objets aussi fragiles.

Une autre catégorie importante est celle des récipients en bronze (situles, bassins, chaudrons, casseroles, etc.), qui se trouvent en relativement grand nombre sur le territoire de la Dacie préromaine. Ils proviennent pour la plupart d'ateliers italiens (surtout campaniens) et c'est pour cette raison que leur nombre s'accroît progressivement au cours de I^{er} siècle av. n.è. et surtout du I^{er} siècle de n.è., à mesure que s'intensifiait l'attraction exercée par la sphère commerciale de Rome sur l'espace carpatodanubien. À côté de ces récipients, on rencontre aussi d'autres produits de l'industrie italienne du bronze, tels que lampes et candélabres. On connaît en tout environ 160 objets de bronze indiscutablement d'importation (I. Glodariu 1974). Il est plus difficile de déterminer la provenance des vases d'argent : celui de Calafat est sûrement d'importation, tandis que les autres (comme ceux de Herăstrău et de Sincăieni) pourraient, malgré leurs formes hellénistiques, avoir été exécutés sur le territoire de la Dacie par des artisans étrangers ou autochtones (I. Glodariu 1974—1975). Enfin, pour compléter le tableau des importations classiques, mentionnons les vases et autres objets de verre, certains objets de parure, articles de toilette, instruments médicaux, outils, etc.

La diffusion des objets importés met en évidence les voies de transport des marchandises et les principales stations commerciales situées sur leur trajet (Barboși, Poiana, Răcățoiu, Popești, Cetățeni, Pecica). La concentration des trouvailles dans les grandes *davae* et les citadelles (en premier lieu celles des Monts d'Orăștie) montre par la même occasion que c'est là que résidaient les représentants de l'aristocratie géto-dace et leurs chefs politiques, militaires et religieux, principaux bénéficiaires du commerce avec le monde gréco-romain. Il faut d'ailleurs noter qu'il n'est nullement exclu que tous ces privilégiés aient aussi acquis ce genre d'objets à titre de dons, de *stipendia* ou de butin de guerre.



L'analyse méthodique des monuments et des diverses catégories d'objets mis au jour sur le territoire de la Dacie préromaine permet de définir clairement la culture géto-dace « classique », tant sous le rapport de son contenu et de sa structure que sous celui de son extension dans le temps et dans l'espace.

Il convient, en premier lieu, de souligner qu'il s'agit d'une culture autochtone, qui perpétue, développe et enrichit le fonds de biens culturels — matériels et spirituels — accumulés au cours des siècles antérieurs. Mais cette évolution n'est pas simple, linéaire. Ainsi qu'il est connu, la formation de la culture géto-dace « classique » a été précédée d'une phase intermédiaire (III^e—II^e siècles) de restructuration des anciennes réalités culturelles et historiques. En conséquence, au milieu du II^e siècle av. n.è. ou peu après cette date, s'est produit le saut qualitatif marqué par l'apparition d'un grand nombre d'établissements de type *dava*, par la prolifération massive de la céramique tournée, par la multiplication des outils, des armes et des objets de parure de type Latène, par l'inauguration d'une nouvelle phase principale du monnayage autochtone, et ainsi de suite. Le niveau qu'atteint maintenant la culture géto-dace situe celle-ci, à côté de la culture celtique, parmi les cultures les plus avancées de la périphérie du monde classique : promotion certainement due, en dehors du développement interne des tribus géto-daces, au rayonnement

de la civilisation grecque d'abord et ensuite romaine, ainsi que, dans une certaine mesure, à l'influence des cultures Latène celtique et thrace méridionale.

Un trait essentiel de la culture géto-dace « classique », qui comporte de profondes significations historiques, c'est son unité dans toute son aire de développement, unité qui est illustrée de la manière la plus prégnante par l'aspect uniforme de la céramique, tant manuelle que tournée, dans l'espace compris entre les points extrêmes de sa diffusion, de Bratislava à l'ouest à Olbia à l'est, de Čerepin (région de Lvov) au nord à Veliko Tŕrnovo au sud. Certes, cette unité n'exclut pas la manifestation, notamment dans les zones périphériques, de certaines particularités régionales dues à des traditions locales antérieures et à certains facteurs étrangers. Ainsi, dans la partie nord-est de la Dacie, qui jusqu'à l'époque de Burebista s'est trouvée sous la domination des Bastarnes, l'aspect « classique » de la culture géto-dace ne s'est généralisée que plus tard (M. Babeş 1970). Là, ou plus précisément au Dniestr moyen et supérieur, il s'est formé au I^{er} siècle de n. è. un faciès régional, caractérisé par des traits spécifiques dans les domaines du rituel funéraire, de la céramique, des objets de parure, etc., connu sous le nom de culture de Lipitza (M. Smiszko 1932 ; V. M. Tsigilik 1975). Dans la partie occidentale, sur le territoire de la Slovaquie (A. Točík 1959), de la Hongrie (M. Párducz 1956 ; Z. Visy 1970) et de la Yougoslavie (B. Gavela 1952 ; B. Jovanović 1971 ; J. Todorović 1974), on rencontre de même des faciès régionaux, dont les particularités résultent des contacts avec les groupes celtiques locaux. Enfin, au sud du Danube, avant l'établissement de la domination romaine, la culture géto-dace présente une série de particularités — dans son répertoire céramique, dans le rite de ses sépultures tumulaires et dans le mobilier métallique des tombes — dues à l'influence des cultures voisines, celles des Thraces méridionaux et des Scordisques.

En précisant ces points, nous avons par la même occasion cerné, dans les grandes lignes, à la fois l'aire de diffusion de la culture géto-dace et l'étendue de l'ancienne Dacie à l'époque « classique ». Ainsi qu'il est connu, les connaissances sur la diffusion des Géo-Daces se sont, au début, fondées exclusivement — et se fondent aujourd'hui encore en bonne mesure — sur les informations fournies par les sources écrites. Il est inutile d'entrer dans les détails pour affirmer que la diffusion maximum des Géo-Daces, telle que la voyait Vasile Pârvan (1926) à partir des seules données littéraires, était très exagérée. Compte tenu du nombre sans cesse accru des documents archéologiques objectifs, la recherche roumaine de ces derniers temps est arrivée à une délimitation plus souple et plus proche de la réalité (*Istoria României*, I, 1960, p. 262 sqq.). On a constaté ainsi que, pour la période qui s'étend du II^e siècle av. n. è. au I^{er} siècle de n. è., la culture géto-dace occupait deux aires principales concentriques : d'une part, une *aire centrale*, où elle est représentée par des établissements, des découvertes funéraires, des dépôts et trésors, etc. et où ses principaux éléments composants comportent des antécédents locaux, et d'autre part, une *aire périphérique*, où les trouvailles géto-daces apparaissent dans un milieu qui, même s'il a eu à l'origine un fonds général thrace, a fait partie du IV^e au II^e siècle av. n. è. de l'aire de la culture Latène celtique (à l'ouest) ou à celle de la culture scythe tardive (à l'est) et où, par conséquent, une origine locale ne saurait être prouvée. Du point de vue historique, l'aire centrale doit être considérée comme le *berceau permanent* des tribus géto-daces. Fait significatif, ce territoire coïncide avec l'espace où s'est formé le peuple roumain, avec l'espace où l'on parle aujourd'hui roumain et qui couvre totalement le territoire actuel de la Roumanie, ainsi que certaines régions voisines. Cette constatation est de la plus grande importance, car elle souligne le rôle de substrat biologique, ethnique et culturel joué par l'élément géto-dace dans la formation du peuple roumain. L'aire périphérique, qui s'étend autour de ce berceau permanent des tribus géto-daces, doit être rapporté à des périodes d'extension territoriale et de colonisation dans le passé de celles-ci, et en premier lieu à l'époque de Burebista. Les informations de Strabon sur les campagnes de celui-ci contre les Celtes Boii, Taurisques et Scordisques, ainsi que celle de Dion Chrysostome sur l'attaque gète contre les colonies grecques de la rive occidentale du Pont Euxin, offrent l'explication la plus plausible pour les trouvailles de caractère géto-dace apparues dans le milieu celtique du Moyen-Danube ou sur la côte de la mer Noire, aussi loin que l'embouchure du Boug (M. Babeş 1979).

La culture géto-dace sous sa forme « classique » s'est constituée vers le milieu du II^e siècle av. n. è. et a évolué de manière ininterrompue jusqu'à la conquête de la Dacie en 101–106 de n. è. Cependant, cet événement crucial dans l'histoire de la Roumanie n'a pas entraîné la disparition de la culture autochtone, mais simplement la fin de sa phase d'épanouissement. Toute une série de monuments, de nécropoles et d'établissements attestent indubitablement la continuité de cette culture, et donc aussi celle de la population géto-dace, autant sur le territoire des provinces romaines de Dacie et de Mésie Inférieure (par exemple, les sites d'Obreja, de Lechința de

Mureș et de Slinnic en Transylvanie, de Locusteni en Olténie, d'Enisala dans la Dobroudja) que dans la partie de l'espace géto-dace restée en dehors du *limes* (les monuments du type Lipitza sur le Dniestr, de type carpe en Moldavie et dans le nord-est de la Munténie, du type Chilia-Militari dans le reste de la Munténie, des types Sintana-Arad et Medieșul Aurit dans la partie occidentale du pays). On se trouve donc en présence, à l'époque qui correspond à l'existence de la province romaine de Dacie, d'une nouvelle phase principale dans l'évolution de la culture géto-dace. Les éléments culturels autochtones apparaissent encore au IV^e siècle, perpétuant de très anciennes traditions, mais mêlés cette fois-ci à des éléments allogènes (germaniques, sarmates) et soumis à une puissante influence romaine, dans la synthèse constituée par la culture de Sintana de Mureș-Tcherniakhov.

Pour revenir à la culture géto-dace « classique », il convient de souligner qu'elle a connu au cours de son existence une certaine évolution, qui se manifeste par des modifications d'ordre typologique et dans l'importance de telle ou telle catégorie d'objets à des moments successifs de la période en cause. On a constaté ainsi que la poterie fine manuelle de couleur noire décroît en quantité au I^{er} siècle av. n.è., alors que la céramique tournée (y compris l'espèce peinte) s'accroît peu à peu, ayant tendance à se généraliser au I^{er} siècle de n. è. Nous avons vu, de même, qu'au cours de cette période les objets de parure — et en premier lieu les fibules — de type Latène sont remplacés par ceux de type provincial romain. Nous savons par ailleurs que la production et l'emploi des objets de parure daces en argent ne caractérisent pas toute la période envisagée ; au cours d'une première étape ils étaient encore peu nombreux (ce qui explique qu'on ne les trouve jamais en association avec les monnaies autochtones, frappées jusqu'aux trois ou quatre premières décennies du I^{er} siècle av. n. è.) ; après quoi, au cours de la seconde moitié du I^{er} siècle av. n. è., ils se multiplient au point de constituer une véritable mode, pour diminuer sensiblement comme nombre au I^{er} siècle de n. è. Enfin, au long de la période qui nous occupe, la circulation monétaire connaît elle aussi des phases distinctes : la monnaie géto-dace tardive (les types Virteju, Inotești, Hunedoara, etc.) est supplantée par le denier romain républicain, dont la période de plus grande circulation se situe au milieu et dans la seconde moitié du I^{er} siècle av. n. è. et auquel succédera jusqu'à la conquête de la Dacie, mais en moindre quantité, le denier impérial.

Au stade actuel des recherches, nous ne sommes pas en mesure de préciser, comme il serait souhaitable, les principaux moments de ces transformations et, d'autant moins, d'établir des synchronismes dans l'évolution de différentes catégories d'objets, permettant d'aboutir à une périodisation interne valable de la culture géto-dace « classique ». On se heurte, pour y parvenir, à une difficulté majeure, à savoir l'absence de véritables nécropoles, offrant un grand nombre de tombes à abondant mobilier. De même, bien que fouillés intensément, les grands établissements n'ont offert que rarement des ensembles d'habitat « fermés », permettant de mettre au point une chronologie fine. Néanmoins, l'étude des établissements offre d'ores et déjà la possibilité de placer certains jalons chronologiques au long de la période « classique » de l'évolution culturelle des Géo-Daces. On constate ainsi que, malgré le fait que le commencement de la plupart des établissements se situe au seuil de cette période, certains d'entre eux (Zimnicea, Poiana) renferment pourtant des dépôts plus anciens. Une constatation encore plus importante est que ces établissements cessent d'exister à des dates différentes : ainsi, la *dava* de Cîrlomănești dure jusque vers le milieu du I^{er} siècle av. n. è. ; celle de Piscu Crăsani, jusqu'au troisième quart du même siècle ; le grand établissement de Popești a été détruit au moment du passage d'une ère à l'autre ; les stations de Tinosu et de Barboși ont très probablement connu leur fin trois ou quatre décennies avant les campagnes de Trajan ; enfin, celles de Răcățau, Ocnița et Căpilna ont été abandonnées au cours même de ces guerres. On voit ainsi se constituer quatre ou cinq horizons chronologiques de la période classique, caractérisés par des combinaisons spécifiques de types (fibules, monnaies, amphores, céramique locale — cf. M. Babeș 1975).

Il serait, certes, prématuré d'affirmer que ces horizons représentent autant d'étapes dans l'évolution de la culture géto-dace « classique » (cf. une périodisation différente chez K. Horedt 1976). Mais c'est un fait certain que, par comparaison des mobiliers archéologiques de stations appartenant à des horizons différents, on arrivera à classer et à dater les espèces et les types d'objets sur des intervalles plus courts, par demi-siècles, voire par décennies. Une fois en possession de ces points de repère, on pourra avoir plus utilement recours, de façon plus précise et plus nuancée, aux documents archéologiques pour reconstituer l'évolution de la société géto-dace au long de la période qui a marqué si nettement aussi bien son indiscutable individualité culturelle que sa puissance politique et militaire.

Au stade actuel de la recherche, il s'avère que les Daces ont possédé une culture originale, où se combinent des éléments de très ancienne tradition autochtone et des influences de la civi-

lisation gréco-romaine. La culture géto-dace se situe ainsi, à côté des cultures celtique et thrace méridionale, avec lesquelles on relève un jeu d'influences mutuelles, parmi les cultures qui se sont développées le plus intensément à la périphérie du monde classique.

Il est difficile de conjecturer comment cette culture aurait évolué si la conquête de la Dacie par Trajan, au début du II^e siècle de n. è., n'avait pas eu lieu. On sait fort bien, en échange, que leurs relations d'ancienne date avec le monde classique, ont rendu les Gêto-Daces plus réceptifs aux influences culturelles, ont attiré la Dacie dans la sphère de rayonnement de la civilisation méditerranéenne et ont préparé ainsi le succès rapide et définitif de la romanisation de l'espace carpatodanubien. On sait également que le substrat géto-dace, qui s'est cristallisé définitivement sous le rapport culturel, économique, social et politique au cours de la période en question, a fait preuve de vigueur et de persistance, déterminant le caractère spécifique indélébile des Roumains dans le cadre de la grande famille des peuples néo-latins.

BIBLIOGRAPHIE

- ALEXANDRESCU, A. D. 1972, *Mormintele din perioada mai târzie a necropolei getice de la Zimnicea*, Crisia, 2, p. 15–26.
- ANDRIEȘESCU I. 1924, *Piscu Crăsani*, ARMSI, seria III, tom III, mem. 1.
- BABEȘ, M., 1970, *Dacii și Bastarnii*, MemAntiq, 2, p. 215–236.
- 1974, *Puncte de vedere relative la o istorie a Daciei pre-romane*, SCIV, 25, 2, p. 217–244.
- 1975, *Problèmes de la chronologie de la culture géto-dace à la lumière des fouilles de Cîrlomănești*, Dacia, N.S., 19, p. 125–139.
- 1977, *Statuetele geto-dace de la Cîrlomănești (jud. Buzău)*, SCIVA, 28, 3, p. 319–352.
- 1979, *L'unité et la diffusion des tribus géto-daces à la lumière des données archéologiques (II^e siècle av. n. è. – I^{er} siècle de n. è.)*, dans *Actes du II^e Congrès International de Thracologie*, București (sous presse).
- BERCIU, D. 1977, *Unele date preliminare asupra rezultatelor cercetărilor de la Ocnița, județul Vâlcea*, Revista monumentelor și muzeelor. Monumente istorice și de artă, 2, p. 3–8.
- CASAN-FRANGA, I. 1967, *Contribuții cu privire la cunoașterea ceramicii geto-dace. Cupele „deliene” getice de pe teritoriul României*, ArhMold, 5, p. 7–35.
- CĂPITANU, V. 1976, *Principalele rezultate ale săpăturilor arheologice în așezarea geto-dacică de la Răcălău (județul Bacău)*, Carpica, 8, p. 49–120.
- CĂPITANU, V., URSACHI V. 1976, *Brad und Răcălău, zwei getisch-dakische befestigte Siedlungen*, dans *Thraco-Dacia*, București, p. 271–277.
- CHIDIOȘAN, N., 1977, *Contribuții la problema originii podoaabelor dacice de argint din spațiul carpatodanubian*, Crisia, 7, p. 27–43.
- ČIČIKOVA, M. 1968, *Au sujet du soc thrace*, Apulum, 7/1, p. 117–122.
- COMȘA, E. 1972, *Contribuție la riturile funerare din secolele II–I î.e.n. din sud-estul Olteniei*, Apulum, 10, p. 65–78.
- CONOVICI, N. 1974, *Cîteva figurine antropomorfe getice descoperite la Piscu Crăsani (com. Balaciu, jud. Ialomița)*, SCIVA, 25, 2, p. 295–301.
- CRÎȘAN, I. H. 1960, *Un depozit de unelte descoperit la Lechința de Mureș (Plugul la geto-daci)*, SCIV, 11, 2, p. 285–301.
- 1965a, *Un depozit de unelte descoperit în apropierea Sarmizegetusei (Grădiștea Muncelului)*, StComSibiu, 12, p. 213–222.
- 1965b, *Ziridava*, Apulum, 5, p. 127–135.
- 1966a, *Sanctuarul dacic de la Pecica*, ActaMN, 3, p. 91–101.
- 1966b, *Mit geometrischen Mustern bemalte dakische Keramik aus Transsilvanien*, Dacia, N.S., 10, p. 329–338.
- 1969a, *Ceramica daco-gețică, cu specială privire la Transilvania*, București.
- 1969b, *Contribuții la problema lucrării podoaabelor dacice*, ActaMN, 6, p. 93–114.
- 1977, *Burebista și epoca sa*, 2^e éd. București.
- DAICOVICIU, C. 1954, *Celătea dacică de la Piatra Roșie*, București.
- DAICOVICIU, C., DAICOVICIU, H. 1960, *Sarmizegetusa*, București.
- DAICOVICIU, C., FERENCZI, AL. 1951, *Așezările dacice din Munții Orăștiei*, București.
- DAICOVICIU, H. 1960, *Il tempio-calendario dacico di Sarmizegetusa*, Dacia, N. S., 4, p. 231–254.
- 1972, *Dacia de la Burebista la cucerirea romană*, Cluj.
- GAVELA, B. 1952, *Keltski oppidum Židovar*, Beograd.
- GLODARIU, I. 1968, *Importuri romane în celățile dacice din Munții Orăștiei*, Apulum, 7/1, p. 353–367.
- 1974, *Relații comerciale ale Daciei cu lumea elenistică și romană*, Cluj-Napoca.
- 1974–1975, *Vase de argint în lezaurele dacice*, Sargetia, 11–12, p. 19–34.
- 1975, *Un atelier de făurire la Sarmizegetusa dacică*, ActaMN, 12, p. 107–134.
- 1976, *L'origine de la conception architectonique des sanctuaires daces circulaires*, dans *Thraco-Dacia*, București, p. 249–258.
- GOSTAR, N. 1969, *Celăți dacice din Moldova*, București.
- HOREDT, K. 1956, *Așezarea de la Sf. Gheorghe-Bedelháza*, Materiale, 2, p. 5–32.
- 1965, *Un depozit de vase de metal din epoca dacică de la Gușterița-Sibiu*, StComSibiu, 12, p. 35–45.
- 1973, *Die dakischen Silberfunde*, Dacia, N. S., 17, p. 127–167.
- 1976, *Fragen der dakischen Latènechronologie*, dans *Thraco-Dacia*, București, p. 127–130.
- HOREDT, K. SERAPHIN, C. 1971, *Die prähistorische Ansiedlung auf dem Wielenberg bei Sighișoara-Schässburg*, Bonn.
- JOVANOVIĆ, B. 1971, *Nasel'e Skordiska na Gomolavi*, RadVojvod-Muz, 20, p. 123–146.
- LÁSZLÓ, A. 1969, *Așezarea daco-gețică de la Băiceni*, ArhMold, 6, p. 65–90.
- LEAHU, V. 1965, *Săpăturile arheologice de la Căfelu Nou*, CercetArh Buc, 2, p. 11–74.
- MACREA, M., FLOCA, O., LUPU, N., BERCIU, I., *Celăți dacice din sudul Transilvaniei*, București, 1966.
- MACREA M., GLODARIU, I. 1976, *Așezarea dacică de la Arpașu de Sus*, București.
- MACREA, M., RUSU, M. 1960, *Der dakische Friedhof von Porolissum und das Problem der dakischen Bestattungsbräuche in der Spätlatènezeit*, Dacia, N. S., 4, p. 201–229.
- MARINESCU, FL. 1972, *Cercetările de la Polovragi (1969–1971)*, Crisia, 2, p. 79–97.
- MILČEV, AT. 1973, *Novootkritoto srebărno trakijsko sâkrovište ot S. Jakimovo*, Arheologija Sofia, 1, p. 1–14.

- MOSCALU, EM. 1977, *Sur les rites funéraires des Gêto-Daces de la plaine du Danube*, Dacia, N.S., 21, p. 329–340.
- NESTOR, I. 1932, *Der Stand der Vorgeschichtsforschung in Rumänien*, 22. BerRGK, p. 11–181.
- PÁRDU CZ, M. 1956, *Dakische Funde in Jánosszázás*, Evk-Szeged, 1956, p. 18–30.
- PÁRVAN, V. 1926, *Getica. O protoistorie a Daciei*, București.
- PETRESCU-DÎMBOVÎȚA, M. 1974, *Descoperirea de vase dacice de la Ciolănești din Deal* (jud. Teleorman), dans *In memoriam Constantini Daicoviciu*, Cluj-Napoca, p. 285–299.
- PETRESCU-DÎMBOVÎȚA, M., SANIE, S. 1972, *Cercetări arheologice în așezarea geto-dacică de la Ciolănești din Deal* (jud. Teleorman), ArhMold, 7, p. 241–258.
- POPESCU, D. 1958, *Le trésor dace de Sîncrăeni*, Dacia, N. S., 2, p. 157–206.
- 1971–1972, *Tezaure de argint dacice*, BMI, 40, 4, p. 19–32 et 41, 1, p. 5–22.
- PREDĂ, C. 1973, *Monedele geto-dacilor*, București.
- PROTASE, D. 1971, *Riturile funerare la daci și daco-romani*, București.
- ROSETTI, D. V. 1935, *Săpăturile arheologice de la Snagov (I). Tombes à incinération de l'âge du fer et de l'époque romaine dans la région de Bucarest (II)*; PMMB, 2, p. 5–68.
- 1960, *Un depozit de unelte, câteva ștampile anepigrafice și o monedă din a doua epocă a fierului*, SCIV, 11, 2, p. 391–403.
- RUSU, M. 1955, *Depozitul de vase dacice la Gușterița-Sîbiu*, SCȘ Cluj, 6, 3–4, p. 79–96.
- SANIE, S. 1973, *Importuri elenistice și romane în câteva cetăți și așezări dacice din Moldova*, SCIV, 24, 3, p. 407–434.
- SMISZKO, M. 1932, *Kultury wczesnego okresu epoki cesarstwa rzymskiego w Małopolsce wschodniej*, Lwow.
- SZÉKELY, Z. 1972, *Cetatea dacică de la Covasna*, SCIV, 23, 2, p. 201–214.
- TEODOR, S. 1975, *Săpăturile de la Cucorâni*, ArhMold, 8, p. 121–201.
- TEODORESCU, D. M. 1929, *Cetatea dacă de la Costești: rezultatele generale ale săpăturilor arheologice*, ACMIT, 1929, p. 267–298.
- 1930–1931, *Cetatea dacă de la Grădiștea Muncelului*, ACMIT, 1930–1931, p. 45–68.
- TOČIK, A. 1959, *K otličke osídlení juhozápadného Slovenska na zlome letopočtu*, ArchRozhl, 11, p. 841–874.
- TODOROVIC, J. 1974, *Skordisci. Istorija i kultura*, Novi Sad — Beograd.
- TROHANI, G. 1975, *Săpăturile arheologice efectuate la Chirnogi, jud. Ilfov în anii 1971–1972*, Cercetări arheologice I (Biblioteca muzeologică 1), București, p. 127–149.
- 1976, *Săpăturile din așezarea geto-dacă de la Vlădiceasca*, Cercetări arheologice II (Biblioteca muzeologică 4), București p. 87–134.
- TSIGILIK, V. M. 1975, *Naselennja Verhnjogo Podnistrov'ja perših stolitnašoj eri*, Kiev.
- TUDOR, D. 1967, *Răspîndirea amforelor grecești ștampilate în Moldova, Muntenia și Oltenia*, ArhMold, 5, p. 37–80.
- TURCU, M. 1977, *Tipuri de așezări și locuințe Latene din Cimpia Munteniei*, Revista muzeelor și monumentelor. Monumente istorice și de artă, 2, p. 58–61.
- VISY, Z. 1970, *Die Daker am Gebiet von Ungarn*, EvkSzeged, 1, p. 5 urm.
- VULPE, A. 1976, *La nécropole tumulaire gète de Popești*, dans *Thraco-Dacica*, București, p. 193–215.
- VULPE, A., GHEORGHIȚĂ, M. 1976, *Bols à reliefs de Popești*, Dacia, N. S., 20, p. 167–198.
- VULPE, A., POPESCU, E. 1976, *Une contribution archéologique à l'étude de la religion des Gêto-Daces*, dans *Thraco-Dacica*, București, p. 217–226.
- VULPE, R. 1931, *Figurile magice de la Poiana și captivii de pe reliefele de la Adameliși*, AnD, 12, p. 257–262.
- 1957, *La civilisation dace et ses problèmes à la lumière des dernières fouilles de Poiana*, en *Basse Moldavie*, Dacia, N. S., 1, p. 143–164.
- 1961, *L'origine delle costruzioni daciche ad abside nell'età preromana*, dans *Atti del VII Congresso internazionale di Archeologia classica*, 3, Roma, p. 94–110.
- 1966, *Așezări getice din Muntenia*, București.
- WINKLER, I. 1955, *Contribuții numismatice la istoria Daciei*, SCȘ Cluj, 6, 1–2, p. 13–180.
- ZIRRA VL. 1971 a, *Beiträge zur Kenntnis des keltischen Latène in Rumänien*, Dacia, N. S., 15, p. 171–238.
- 1971 b, *Stand der Forschung der keltischen Spätlatènezeit in Rumänien*, ArchRozhl, 23, 5, p. 529–547.